HAL open science

Fin du métalangage

Jacques Guilhaumou

▶ To cite this version:

Jacques Guilhaumou. Fin du métalangage. 2018. hal-01823487

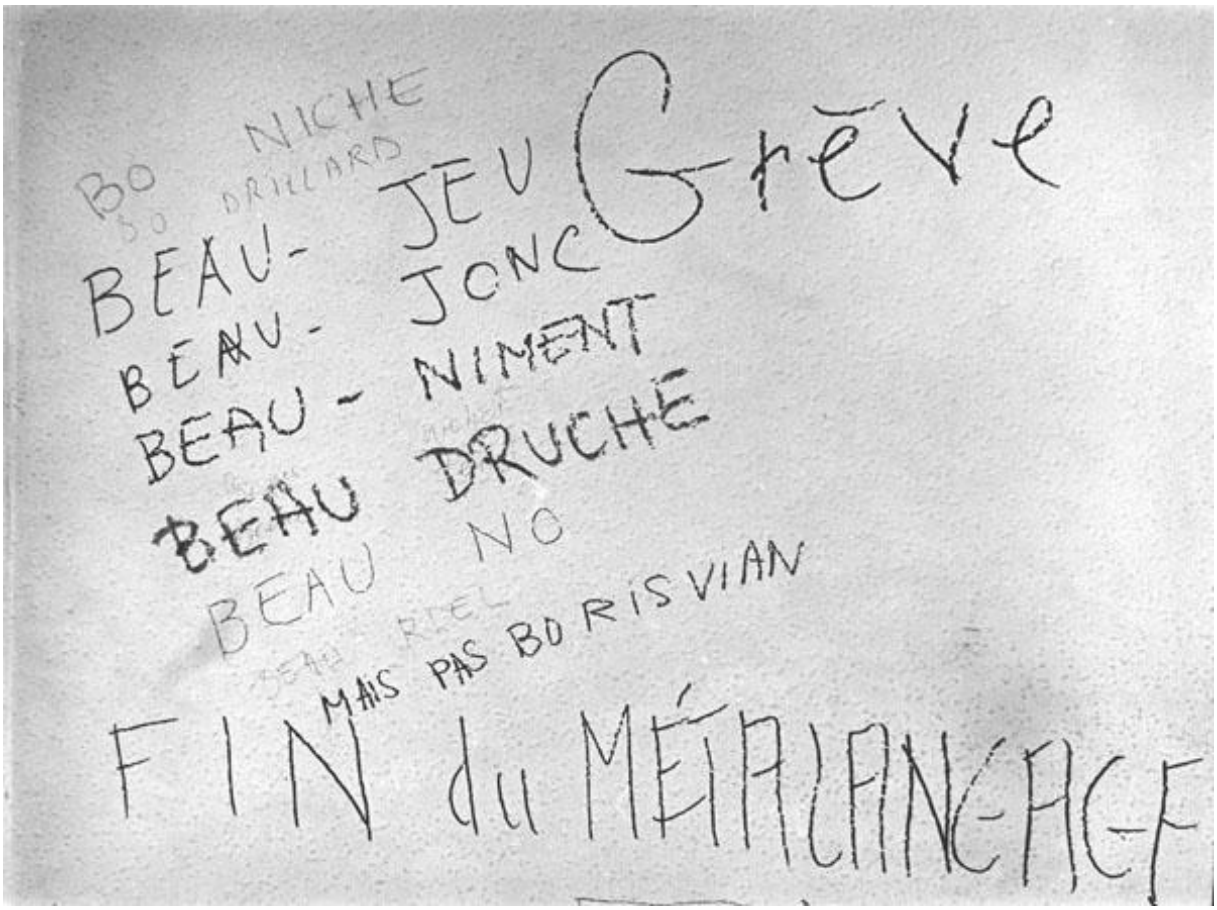
HAL Id: hal-01823487
https://hal.science/hal-01823487v1

Submitted on 26 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain



1968 : Fin du métalangage

En traits prononcés, agrandis, l'énoncé FIN du MÉTALANGAGE se trouve, en dessous de celui de GRÈVE, sur le mur de la faculté de Nanterre, au début du couloir principal, là où passent tous les étudiant(e)s arrivant de la gare SNCF. Transgressif, référent d'un dehors idéologique, le métalangage, et d'un dedans, la liste, finitude infinie paradoxalement radicale[1], il côtoie d'autres énoncés inscrivant un espace tout à la fois saturé, le lieu de la Grève, et ouvert par le biais de jeux de mots parodiques et associés en partie à des écrivains, BO NICHE, BO DRILLARD, BEAU-JEU, BEAU-JONC[2], BEAU-NIMENT, BEAU DRUCHE, BEAU NO, BEAU RDEL, mais pas BORIS VIAN[3]. Ici le discours dominant de la société bourgeoise, avec ses traits domestique et carcéral, sa dimension d'enfermement – métalangage par excellence – disparaît, se dégonfle comme une beau-druche, n'est que beau-niment face au pouvoir de la grève. Certes, l'énoncé « FIN du MÉTALANGAGE » fait écho à la critique lacanienne de l'expression « Moi, la vérité, je parle ... » par le recours à l'énoncé savant « Il n'y pas de

[1] D'après les réflexions de Jacques Derrida, le propre de la finitude infinie est d'ouvrir la finitude à la créativité en y situant une infinité liée à des significations inédites. Voir sur ce point précis la thèse de doctorat du philosophe Stanislas Jullien soutenue à Paris- Sorbonne en 2014 sous le titre *La finitude infinie et ses figures. Considérations philosophiques autour de la radicalisation de la finitude originaire chez Derrida.*

[2] Les manifestants et étudiants arrêtés étaient envoyés au centre d'internement de Beaujon.

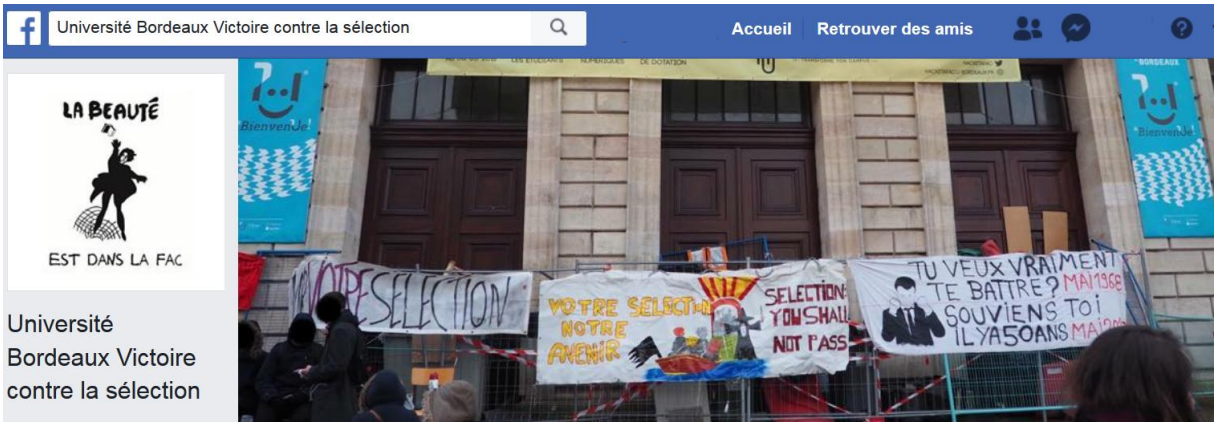
[3] La référence à Boris Vian renvoie à son roman *L'écume des jours*, très lu par la génération des étudiants de mai 68. Ce roman raconte l'échec de l'amour par l'intervention d'une fleur, une orchidée, qui ronge le corps de Chloé de l'intérieur, donc à une intervention mortelle de la beauté naturelle. Mais quel est la logique contextuelle d'une telle négation ? Une négation doit être contextualisée dans un « jeu de langage » (Wittgenstein), ce qui est

métalangage »[4], mais y ajoute la beauté du lieu. Ici, la beauté de la grève n'a pas à s'expliquer, elle s'affirme dans sa matérialité même en s'inscrivant sur le mur de l'Université. Elle se dit dans un jeu graphique de l'inversion abstraite et de la concrétude du mouvement, dans une visée critique de la réalité du discours dominant. La beauté du geste gréviste quotidien, en entrant dans la fac, équivaut à l'avenir par le fait même de l'inscription graphique : FIN du MÉTALANGAGE. Ouverte aux possibles, « je suis celle qui suis » [5].

Jacques Guilhaumou

2018 : La beauté est dans la fac

Cinquante ans après, le dessin intitulé « La beauté est dans la fac » côtoie sur la page Facebook du comité de mobilisation contre la sélection de l'Université de Bordeaux Victoire l'inscription sur une banderole à l'entrée de l'Université, « Tu veux vraiment te battre ? Mai 1968. Souviens-toi il y a cinquante ans. Mai 2018 ».



---

le cas présentement. Elle est alors double négation, à la fois négation et disjonction par rapport à la liste, ce qui équivaut à une affirmation de la présence référentiel de Boris Vian.

[4] « Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables « Moi, la vérité, je parle ... » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logicopositivisme). que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puis, que la vérité se fonde de ce qu'elle parle. et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. » Il s'agit d'un passage du séminaire sur *L'objet de la psychanalyse*, et plus précisément de la séance sur « La science et la vérité », du 1er décembre 1965. Ce texte a été publié dans les *Cahiers pour l'analyse* N°1, février 1966 disponible en fichier séparé sur http://cahiers.kingston.ac.uk/pdf/cpa1.1.lacan.pdf , p. 18, et republié dans les ***Écrits,*** Éditions du Seuil, 1966.

[5] De fait Il écrit, dans *S/Z* publié après 1968 : « La beauté (contrairement à la laideur) ne peut vraiment s'expliquer : elle se dit, s'affirme, se répété dans chaque partie du corps mais ne se décrit pas /.../ Elle ne peut que dire : *je suis celle qui suis* », Paris, Seuil, 1970, p. 40. Rappelons que cet ouvrage de Barthes, dans son titre même, s'intéresse à l'inversion graphique, - « S et Z sont dans un rapport d'inversion graphique : c'est la même lettre, vue de l'autre côté du miroir », *id*., p. 113 - traduisant ainsi à sa manière la figure de l'inversion dans l'événement de la grève en 1968, c'est-à-dire en le situant dans un avenir au-delà de la censure, donc construit sur « le tranchant de l'antithèse » et « l'abstraction de la limite » selon ses propres expressions.